

REVOLUTION (H)

15, rue Montmartre - 75001

10 Oct 1980

PRATIQUES

La Biennale de Paris (II)

Après avoir parlé de la démarche, il n'est sans doute pas inutile de parler des œuvres... qui posent bien des problèmes. Nous ne les épuisons pas aujourd'hui.

PIERRE COURCELLES

De cette XI^e Biennale qui faillit bien ne pas voir le jour, on dirait qu'elle a le vague à l'âme, le vague à l'art, que le cœur n'y est pas tout à fait. Il y a du spleen dans l'air. Un climat étrange y circule, fait de morosité, de désenchantement, de nostalgie insidieuse. Quelque chose s'est engourdi. L'humour, la facétie, la malice, la parodie, la fête pour tout dire, qui étaient traditionnellement au rendez-vous, n'ont pas répondu à l'invitation. Et la nouveauté, l'invention, l'inédit, le « jamais vu », le surprenant, l'esprit de transgression, qui sont tout de même pour une forte part la raison d'être de cette Biennale réservée aux moins de trente-cinq ans, en sont tout autant absents – c'est le constat que faisait sans détour Bruno Mantura (commis-saire de la section italienne).

Et de fait, c'est le « déjà vu » qui l'emporte, c'est la banalisation des outrances et des audaces qui règne, donc leur absence, sur le champ des arts plastiques.

De là à croire les avant-gardes

malades, voire mortes et enterrées, il n'y a qu'un pas léger qu'il serait imprudent de poser, avant de voir où il conduit. La Biennale de 1977 avait déjà ouvert le débat sur l'épuisement des avant-gardes dans la surenchère, principe de marche dominant des pratiques avant-gardistes. Le prédiagnostique a été confirmé et précisé. Aujourd'hui la majeure partie des travaux exposés offre le visage gelé de l'académisme pédant.

La pauvreté d'expression, l'indigence d'invention et d'imagination, la vacuité thématique qui, d'année en année, progressaient dans les pratiques d'avant-garde ont atteint un degré proche de l'encéphalogramme plat. Sous cette évidence se trouvent compromis les discours et les théories qui ont trop longtemps fait prévaloir le fantasme de l'avant-garde inépuisable. Qui ont, en fait, par esprit d'analogie, surévalué ses réserves pour des raisons qui étaient celles de l'état florissant du marché de l'art international.

Aujourd'hui la saturation du marché par des productions qui

n'ont pas tenu les promesses artistiques et financières, exprimées dans les discours critiques/théoriques, sanctionne les pratiques qui se sont laissées aller à la facilité du « tout est bon » et, suivant le principe des vases communicants, remet en service des pratiques considérées hier comme atypiques de l'avant-garde. C'est le cas bien entendu de la peinture qui fait cette année une entrée remarquée à la Biennale – et d'autant plus remarquée que ce sont les Allemands (et les Suédois) qui, pourrait-on dire, la ressuscitent à partir de l'expressionnisme dont on sait qu'il n'est pas tout à fait accordé au « tempérament » pictural français.

Les signes précurseurs d'un retour à/et de la peinture figurative s'étaient faits, ces dernières années, de plus en plus précis. Déjà, lors de la Biennale de 1977, ce thème avait été ouvert : « ... que le retour à la peinture ne puisse pas être d'avant-garde... n'est pas démontré... qu'une avant-garde s'épuise, c'est inclus dans sa définition même. Cela n'empêche que la relève me paraît assurée, y compris dans la peinture seule », écrivait l'historien et critique d'art Gérard Durozoi.

C'est précisément à cet endroit que le retour de la peinture, au-delà des problèmes qu'elle pose sur le terrain de sa pratique, touche à la notion d'avant-garde. Les avant-gardes depuis vingt ans se sont en Europe constituées dans l'acte de rupture



André Lejarte

avec une tradition, un passé, et particulièrement dans la rupture avec la peinture en tant que technique et en tant que relevant de valeurs passées. Il a donc fallu vivre sous le postulat selon lequel nous étions entrés dans une époque tout à fait inédite, celle de la mort de l'art – plus généralement interprétée comme celle de la peinture (art d'illusion) en tant que média capable de répondre encore aux nouveaux défis de la société et de la technologie. Les avant-gardes étaient proclamées telles dans la mesure où elles jouaient de matériaux et/ou techniques fort divers mais dans leur quasi-totalité nettement démarqués de la peinture – qui avait dit tout ce qu'elle avait à dire et en était devenue muette. L'antagonisme avant-garde/peinture était l'évidence admise par tous – peintres et non-peintres.

Si la peinture en vient à être re-



André Lejarte

vendiquée comme pratique d'avant-garde, si cette dernière s'inscrit, aussi, dans des œuvres « qui s'occupent de leur passé » et si « le passé est sujet de réflexion » comme le notait Bruno Mantura, s'il y a « retour à » et « néo » (qui ne sont pas nécessairement « repliements »), il y a lieu, alors, d'en tirer quelques conclusions. La première est que l'histoire des avant-gardes doit être revue et corrigée. Elle doit notamment renoncer au principe de rupture sur lequel elle se fonde et les pratiques elles-mêmes doivent cesser de se présenter comme « l'art du présent annonciateur de celui de l'avenir ». Par voie de conséquence les contours admis de l'avant-garde se doivent d'être révisés et il faut aller jusqu'à admettre que l'avant-garde est à la fois rupture et réconciliation, rupture ou réconciliation : c'est-à-dire la totalité des pratiques artistiques. Bref, la notion d'avant-garde cessant ainsi d'être univoque, exclusive, elle devrait en toute logique disparaître... Il y a tout à parier que rien de semblable ne se présentera et que le système d'exclusion continuera d'alimenter sélectivement le marché de l'art – car en dernier ressort c'est lui qui sortira bénéficiaire des réaménagements esthétiques en cours.

Au total cette XI^e Biennale – qui n'est plus ce qu'elle était mais qui n'est pas encore ce qu'elle pourrait être – vaut plus par les questions qu'elle soulève que par les œuvres qui y sont montrées, ou plus exactement les œuvres ne répondent pas (encore), sinon par leur silence, aux questions déterminantes que posent aujourd'hui les pratiques artistiques. De ce point de vue G. Boudaille, délégué général de la Biennale, n'a pas tort d'écrire « qu'elle se situe au carrefour de toutes les influences qu'elle subit et qu'elle reflète à la fois ». Il reste à souhaiter que la prochaine Biennale rassemblera des œuvres qui seront au niveau du débat. Car la réflexion sur les carences de la production signifiante ne peut longtemps se substituer aux œuvres. (A suivre : l'architecture à la Biennale).

(R)

CANALMANACH
19 RUE DU DEPART
75014 PARIS

Oct. 1980

PHOTOGRAPHIE



Eva Klason, Biennale

Photo à la Biennale

Entrée de la photographie, pour la première fois, dans la Biennale avec 14 photographes sélectionnés.

Cette nouvelle génération manifeste des recherches multiples dans la création d'un univers qui leur est propre; l'œuvre fantasmagorique de Tom Drabos, l'emploi du gros plan chez Eva Klason qui, à l'inverse de préciser notre perception, la trouble en offrant d'autres possibles, l'obsession de Gloria Friedmann à s'interroger sur la réalité du corps humain dans un monde envahi d'objets, ou encore le voyeurisme de Sophie Calle qui la fait suivre des inconnus dans la rue au hasard de ses déambulations urbaines, les invitant à dormir dans son lit, enregistrant leurs faits et gestes les plus intimes...

MUSÉE D'ART MODERNE DE LA VILLE DE PARIS
11 avenue du Pt Wilson, 75016;
720 65 44. Jusqu'au 2 novembre.

LE PHOTOGRAPHE
189, rue Saint-Jacques, 16^e

10 Oct 1980

l'internationale photographique des moins de 35 ans

Contrairement à son nom, la Biennale de Paris ne s'est pas tenue depuis trois ans. Cette manifestation est l'une des rares qui permettent d'avoir une vision d'ensemble de l'évolution de toutes les formes d'expression artistique. Cette année, 43 pays y participent avec plus de 300 artistes. La photo y apparaît pour la première fois sous forme d'une section confiée à une commission de spécialistes. Qua-

torze photographes ont été sélectionnés dont sept pour la France. Le choix français repose évidemment sur les critères de goût du jury de sélection composé de Pierre de Fenoyl, de Carole Naggar et de Michel Nuridsany. Pour les pays étrangers, c'est le pays lui-même qui décide du choix de son représentant.

11, rue Berryer, 20 sept-3 nov.



André Lejarte

Une biennale qui vaut plus par les questions qu'elle soulève que par les œuvres qui y sont montrées.